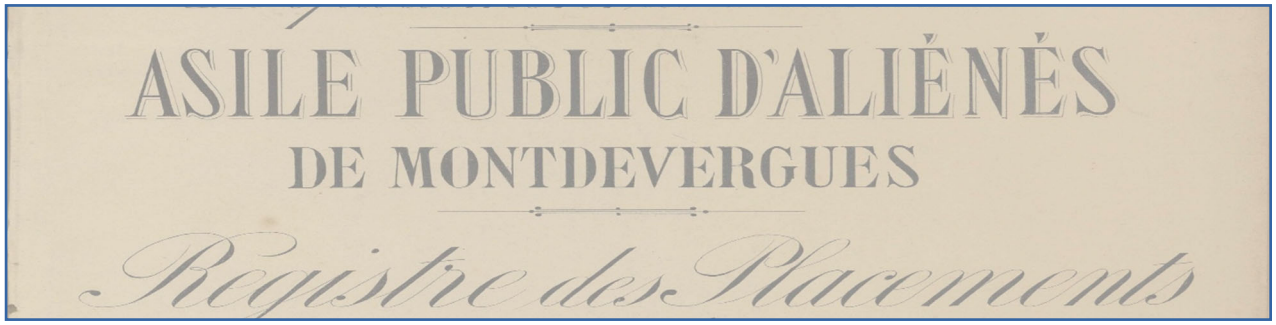
Marcher dans sa propre tête

J+1

Je suis là depuis deux jours et déjà je respire mieux. Enfin il me semble. Je suis admise pour deux semaines. peut-être plus. Je suis prise en charge. A la charge de la société, je me dis. Quinze ou vingt jours pour sortir de la spirale, pour trouver ce qui me hante, petit fantôme à l'intérieur, cette toupie qui tourne et m'essouffle. J'aspire une goulée d'air et laisse mes narines se pénétrer d'odeurs de pinède. rien ne bruisse que le vent dans les feuillages. D'ici on entend à peine les bruits de l'extérieur, l'avenue en contrebas, les voitures, les camions. Selon où l'on se trouve sur la vaste étendue, ils se perdent dans un brouhaha assourdi. Mais le chant des oiseaux. Le son des insectes.



Enfermer le *fou*, c'est la grande affaire jusqu'au milieu du XVIIIème siècle, période où des voix s'élèvent, critiques des institutions qui privent de liberté et sont *dépôts de mendicité*. Plusieurs commissions d'enquête sur les lieux d'enfermement en France aboutissent à la loi du 30 juin 1838, qui « *fait obligation à chaque département d'avoir un établissement spécialement destiné à soigner les aliénés* ». On nomme ces endroits *asiles*, à l'initiative de

l'aliéniste Etienne Esquirol. Du grec ἄσυλον qui évoque un sanctuaire inviolable, un *refuge* pour la souffrance psychique.

Dans le département de Vaucluse, La Maison royale de santé d'Avignon, hospice anciennement nommé Maison des Insensés, est autorisée en 1839 à acquérir une partie du lieu-dit Montdevergues, un domaine agricole situé à Montfavet, à 5 km d'Avignon, pour y créer une dépendance. Dès 1840, son directeur Mr Noroy entreprend des travaux d'aménagement pour y transférer des malades convalescents et deux premiers bâtiments sont construits à côté de la ferme existante.

J+2

deux semaines ou trois à Montfavet, c'est court. Et c'est long à la fois car je n'ai rien de mieux à faire qu'arpenter la colline, circuler dans ce petit village. On est isolé du reste du monde ici. C'est une île. Et la mer, la garrigue tout autour, un océan d'aiguilles de pin craquent sous mes pas. Je ne pense pas m'y noyer, je me raccroche aux bâtiments. Le mien porte un nom de fleur. Il y a tout ce qu'il faut dedans. Presque une chambre d'hôtel. Quand c'est l'heure, je rejoins mon unité. Le terme est militaire, la discipline l'est tout autant et les horaires précis. L'heure à laquelle on mange, on prend ses médicaments. Ce n'est pas une prison, tous les jours je marche une heure. Une heure, je ne sais pas combien d'hectares ça représente, combien d'essences d'arbres, combien de plantes, de lombrics qui fouissent la terre. Toute cette vie en liberté quand certains d'entre nous sont sous clé. Sous bonne garde. Chanceuse je suis de pouvoir me promener.

Tous les jours je fais mon parcours. Oui, ça me prend bien une heure.

Au début du XIXème siècle, il s'agit toujours d'éloigner les aliénés, de les installer hors de portée et de vue mais en leur permettant une liberté relative à l'intérieur de l'asile. Ainsi naît le concept d'hôpital-village, souhaité par Esquirol : « *Les asiles bâtis au rez-de-chaussée, composés de plusieurs bâtiments isolés, distribués par une plus grande superficie, ressemblent à un village, dont les rues, les places, les promenades offrent aux aliénés des espaces plus variés, plus étendus pour se livrer à l'exercice si nécessaire à leur état* ».

L'établissement sera donc idéalement extra-muros, indépendant, autarcique. Ce qui sera le cas de l'asile de Montdevergues. Il laissera une certaine latitude aux internés de circuler dans un environnement de nature, arboré, favorisant le bien-être, l'apaisement. Le paysage comme support hygiénique du regard. Un traitement à part entière.

Apparaît dans le même temps l'idée d'une architecture thérapeutique qui participe à la prise en charge des pathologies mentales. Les théories aliénistes incluent ainsi les bâtiments comme partie intégrante de la guérison.

Au cœur de cette réflexion prédomine la non uniformisation des lieux de prise en charge. A chaque type de pathologie correspond une unité de soin répondant ainsi à la nécessité de classer et séparer les différents genres de folie.

L'asile de Montdevergues
(musée les Arcades du Centre Hospitalier de Montfavet)

J+3

La folie, qu'est-ce que c'est ? C'est ce qu'on dit quand on ne sait pas nommer le mal être. Les médecins ne disent jamais fou. Ils ont leur jargon et toute une panoplie de traitements chimiques. L'isolement, ça existe encore, la contention – paraît que c'est quand on ne peut pas faire autrement. On ne dit plus électrochocs, on dit sismothérapie. Il faudra bien s'habituer aux mots. Il faudra s'habituer aux larmes de l'une, aux coups de l'autre sur la porte. Il faudra s'habituer aux cris dans cette unité en retrait qui résonne haut dans la colline. paraît que ça s'apopelait la « rumeur », qu'elle s'entendait jusqu'au coeur du village. Est-ce que je pourrai vraiment m'habituer ?

A Montfavet, un nouvel et vaste asile départemental est construit de 1856 à 1862, au départ sous l'impulsion de Mr Noroy avec l'appui du modeste architecte du département, puis, sous le double égide d'un aliéniste et d'un architecte, comme c'est l'usage alors.

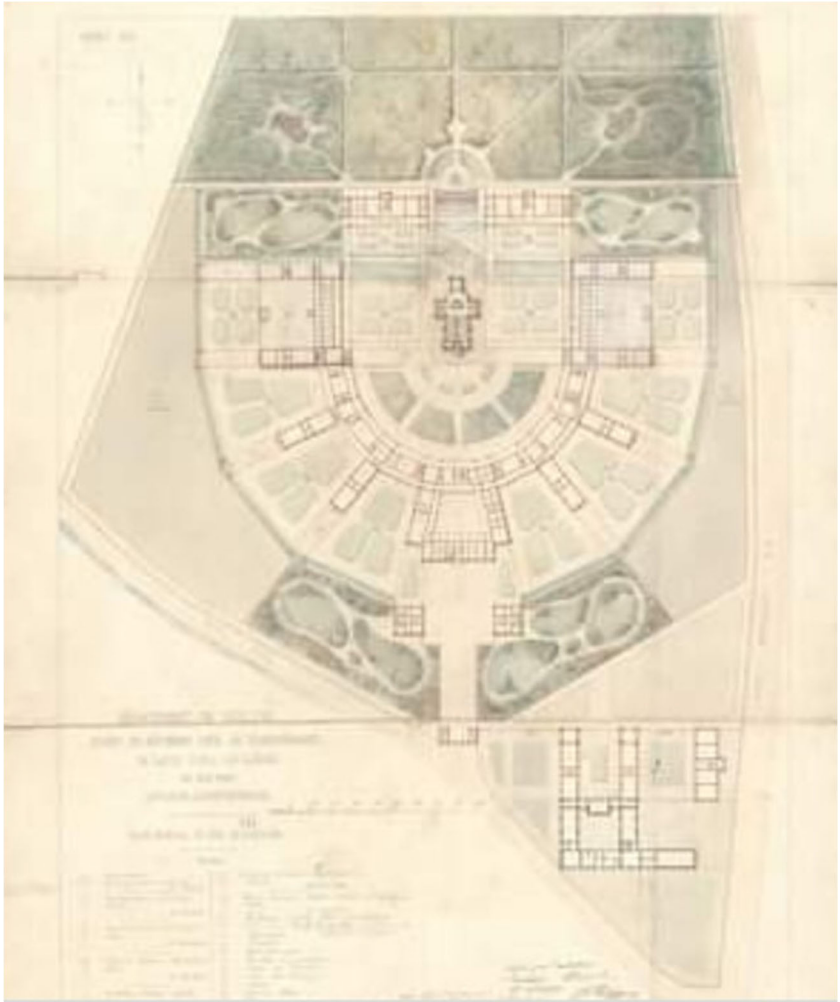
« *Le partage est donc clair : à l'aliéniste la conception du plan, reflet des théories de l'isolement et du classement nosologique, à l'architecte le choix du langage constructif, architectonique et stylistique* », précise Pierre Pinon dans son ouvrage sur Charenton. On parle de programmation architecturale de l'aliéniste, parfois très détaillée, comme indique l'auteur : « *chaque espace est décrit dans son usage, ses dimensions et quelquefois ses matériaux* ». En l'espèce, la pierre utilisée provient majoritairement de la carrière de Buoux dans le Luberon.

Le psychiatre et inspecteur général de tous les établissements d'aliénés de France, Guillaume Ferrus, et Pierre Philippon, architecte du gouvernement, spécialisé en architecture asilaire, travaillent ensemble étroitement.

Ce dernier dessine les plans sur les avis du premier, s'inspire d'asiles britanniques (associations de lignes droite et courbe de l'asile d'Exeter), recherche l'harmonie et l'ordre, mais aussi une implantation d'éléments architecturaux qui rayonnent autour d'un élément central, la chapelle.

L'ensemble est pensé comme l'a souhaité Esquirol : « *La distribution générale doit offrir un ensemble régulier, et les bâtiments doivent être symétriques et disposés sur des lignes droites parallèles. Cette disposition, quoiqu'un peu monotone par son uniformité, a cet avantage qu'elle offre une masse imposante qui agit sur l'esprit même des malades* ».

A Montdevergues, les bâtiments principaux, ceux du grand pensionnat baptisés L'Envol, sont d'élégants blocs résidentiels, cossus, d'une sobriété néo-classique. L'architecture est massive mais il s'en dégage une certaine douceur.



Plan des années 1850 de l'asile d'aliénés de Montdevergues
(Archives de Vaucluse)

J+4

Tous les jours, le tour de la propriété, c'est tourner en rond. Il y a la forme d'un demi-cercle, entièrement bâti depuis le centre. Hier, en exerçant mon regard, sur le plan de l'institution médicale (on ne dit plus asile c'est trop connoté « maison de fou »), en plongée, j'ai vu un H se dessiner. Tu ne me crois pas ? Tu penses que je l'ai rêvé ? Un H comme hémicycle, comme hôpital.

Dans l'axe principal de la chapelle, en arc de cercle, des unités de soin et la pharmacie. Outre sa dimension panoptique et l'effet de perspective, l'hémicycle a été choisi pour s'adapter à la déclivité du terrain. En contrebas, à proximité de l'entrée historique, on trouve les bâtiments administratifs, ainsi que divers services (cuisine, bains, ateliers) ; distribués de chaque côté les habitations de la direction, des médecins, une grande partie du personnel ayant été domicilié dans l'enceinte de l'asile.

De l'autre côté de la chapelle, de part et d'autre et de façon parfaitement symétrique, les unités d'hospitalisation : à gauche les femmes, à droite les hommes. Face à la chapelle sont les bâtiments réservés aux aliénés les plus riches. Plus à l'écart et suivant la même distribution et la même non mixité, les unités des plus modestes (de la 1ère à la 12ème).

Vue aérienne de l'hôpital
(Centre Hospitalier de Montfavet)

La symétrie est un élément de « *perfection d'un monument public* » selon l'aliéniste Maximien Parchappe, et « *doit satisfaire aux règles essentielles de l'art architectural* » ! ni palais, ni prison, ni monastère, ni fabrique. Avant lui, Esquirol avait de l'établissement asilaire une vision esthétique autant que médicale et administrative. « *En leur donnant un caractère de grandeur, on en fera des monuments pour les départements ; ils inspireront plus de confiance, ils attireront un plus grand nombre de pensionnaires* ».

Les façades des bâtiments de Montdevergues en imposent, son plan général en hémicycle, cette architecture *rayonnante*, ses jardins offrent à la fois une respiration et une impression d'espace, d'ouverture large sur cet extérieur à la fois proche et éloigné des unités de soin. Dès sa construction, l'asile de Montdevergues est une référence, « *un des plus bels établissement d'Europe* », selon Ferrus.

J+5

Le centre c'est la chapelle. J'y suis allée une fois, en dehors de l'office, juste pour regarder les voûtes, les vitraux, les statues. Je me suis assise sur un banc et j'ai attendu que le lieu de culte se remplisse de ceux qui viennent chercher ici une aide, un répit, un message ou que sais-je. Je ne suis pas croyante mais j'y ai ressenti une forme de quiétude. J'étais comme dépouillée, non pas démunie mais délestée d'un poids dont j'ignorais

l'existence tellement il était ancré. Un genre d'abandon de soi. Une absence qui serait aussi une absence de douleur et de lassitude.

Prier la guérison c'est déjà guérir, selon un précepte qui a cours alors. Au moment où la loi de 1838 est votée, les pratiques religieuses sont considérées comme thérapeutiques. Du moins apaisantes. Le traitement est avant tout moral, aidé par la prière, les cantiques, les lectures pieuses. Rien d'étonnant donc que la chapelle soit la clé de voûte, la pierre angulaire, sur le plan psychique, et l'élément central de l'architecture du futur établissement psychiatrique. C'est la place principale de cet hôpital-village.

Chapelle du Centre Hospitalier de Montfavet, à la fin du XIXème siècle (Bibliothèque municipale d'Avignon)

A l'emplacement de la chapelle existait déjà un site où vivait des moniales et sur la colline couverte de chênes verts dite Montdevergues, ou Mont-de-Vergues (déformation de *mont des vierges)*, une abbaye de sœurs bénédictines datant du XIIème siècle dont subsistent quelques ruines. Les religieuses ont longtemps fait partie du personnel aide-soignant. La dernière est décédée il y a une dizaine d'années à l'âge de 90 ans.

Le site fut aussi nommé Montdevergues-les-Roses en raison de nombreuses roseraies plantées sur le terrain de l'asile, peut-être par les internés eux-mêmes, l'autre élément clé de la guérison étant l'effet bénéfique de la nature combiné à l'effort physique.

J+6

Je pense à celle qui dit ça va (sans le penser). Celle qui a pris l'errance en grippe. Celle qui se fuit elle-même en courant chaque matin. Celle qui vendrait sa mère pour sortir, qui n'en peut plus d'attendre (quoi?). Celle qui se cloue au lit dès qu'elle peut. Celle qui ses mains frottées souffre de ne rien voir jaillir. Celle qui appelle quelqu'un qui ne vient pas. Celle qui attend l'heure du coup de téléphone quotidien et

s'en fait un tison. Et puis, il y a celle qui sourit à chaque fois que je la croise. Celle qui chantonne derrière la cloison de la chambre. Celle qui revient de l'atelier avec de la peinture ou de la glaise sous les ongles. Celle qui dévore ses repas comme si demain n'existait pas. Demain existe, je le vois tous les jours.

Les unités s'établissent entre hommes ou femmes, malades dangereux ou non, indigents ou non (à Montdevergues différentes classes selon les capacités de paiement, et de la première à la douzième unité).

Dans son Essai sur l'histoire d'Avignon, Jean-Baptiste Boudou décrit « *deux bâtiments parallèles séparés par la cour des services généraux (...) disposés au rez-de chaussée en réfectoires, au premier étage en spacieux dortoirs bien aérés (...) destinés aux Aliénés indigens. Des appartements élégamment meublés, un salon et salle à manger sont réservés pour les pensionnaires riches (...) Des salles de bains pour les deux sexes, une chapelle où l'on célèbre quatre fois par semaine le service divin, de vastes et beaux jardins* ». En rez de chaussée de l'Envol, le salon était scène de théâtre pour les femmes, équipé d'un billard pour les hommes.

Le quartier de classement se conçoit comme un asile dans l'asile, une unité architecturale et thérapeutique fermées et médicalement autonome, avec son propre personnel soignant. Cette organisation impose des règles à l'architecte qui doit les prendre en compte dans ses plans. Le défi est d'importance. Il faut trouver des combinaisons pour organiser les malades dans l'enceinte de l'asile, qui « *les concentrent, les disséminent et les réunissent en groupes, qui les éloignent et les relient* », d'après Parchappe. Un vrai casse-tête pour l'architecte.

A Montdevergues, l'architecture globale répond bien, on le voit, à ce triple objectif d'une hiérarchisation et d'une compartimentation, associé à une esthétique alliant un utilitaire cruciforme, panoptique, et la douceur courbe d'un élément demi-circulaire.

Vue

générale de l'asile des aliénés de Montdevergues
(in Considérations générales de la construction et l'organisation d'asiles d'aliénés, Gallica BNF)

/+7

Je passe. Je passe sous silence les moments de doute, d'intense fatigue qui font soudainement ployer sans raison véritable. Les mots enfermés prennent la teinte des murs et leur langage. Mots de gorges closes. Mots friables, indéfinis. Mots ecchymoses. Mots effacés derrière les pilules et le sommeil pâteux. Les mots de demain me reste en bouche, indigestes et mal digérés. Demain, les mots seront indexés sur la tendance météo du jour. Demain, il fera beau et les mots iront prendre l'air.

Au fil des ans, de nouvelles unités sont édifiées, comme le quartier isolé des malades difficiles, cerclé d'un mur élevé, excentré dans la partie ouest des 70 hectares que possèdent aujourd'hui le centre hospitalier. Les dernières constructions côté est datent des années 1960 et sont désormais dédiées à la psychiatrie juvéno-infantile.

Plus récemment un IME (Institut Médico-Educatif) a vu le jour dans un ancien bâtiment construit en 1840, le Château de Mérignargue, situé à l'extérieur du centre hospitalier qui l'a acquis en 1994. L'édifice classé au répertoire patrimonial de la ville a été réhabilité avant son ouverture en 1999. Côté MAS (Maison d'Accueil Spécialisée), deux unités sur quatre (les Tamaris et l'unité résidentielle) sont des bâtiments rénovés situés sur le site de l'hôpital.

Le Centre Hospitalier de Montavet aujourd'hui
(Centre Hospitalier de Montavet)

Les acquisitions se font en fonction des besoins en matière de santé mentale et de l'aménagement du territoire. La gestion de l'urbanisme psychiatrique est adaptable mais la cartographie reste celle du site historique de Montdevergues étendu à certains domaines situés à très grande proximité géographique.

La réhabilitation des infrastructures s'effectue au fur et à mesure. Les unités de soin, initialement des dortoirs de dix à douze lits, se sont équipés peu à peu de chambres closes à trois lits, puis lit seul, puis équipées de sanitaire individuel. Peu à peu, les équipements se sont modernisés, s'ajustant aux impératifs gouvernementaux et à la réglementation en matière d'hygiène et de santé.

J+8

Ici, je pourrais peindre, sculpter, écrire, danser, bouger, faire du théâtre. Il y a beaucoup d'ateliers pour se sortir de soi. Je suis aussi allée visiter le musée de l'hôpital. J'ai regardé les photographies anciennes. Je me suis baignée dans cette atmosphère asilaire d'il y a presque 200

ans et j'ai pensé fort à Camille Claudel que sa famille avait abandonnée. Moi, la mienne m'attends. La culpabilité est tenace. Elle me noue à chaque fois que je pense à eux. Elle me creuse et me troue. Elle racle mes fonds de tiroir, là où je cache d'infimes secrets qui pèsent un âne mort. La culpabilité, c'est peut-être bien ce qui m'a menée ici.

L'un des modèles en vogue au XIXème siècle, qui va de pair avec l'idée d'auto-suffisance, est celui de la *colonie agricole.* En 1867 et 1875, l'hôpital acquiert ainsi les domaines de Bel Air et de Sainte Catherine pour le travail des champs et le domaine agricole atteint 22 hectares (il s'agrandira encore en 1924 pour atteindre sa superficie actuelle).

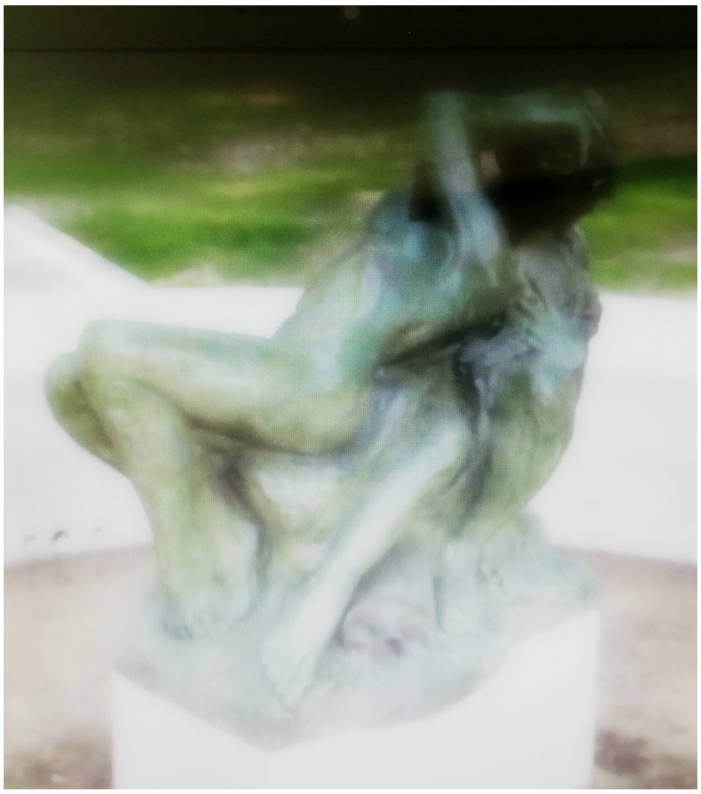
Pendant une centaine d'années, les internés participeront à la vie sociale de leur huis-clos. travaillant la terre, ils récolteront et assureront leur subsistance, participeront à la préparation des repas, mais aussi à l'entretien des espaces, des bâtiments, pratiqueront la menuiserie, la plomberie, tous les métiers qui permettent d'entretenir le site. Le travail sous toutes ses formes est jugé curatif.

Le sont aussi les jeux, les promenades, la lecture, la pratique et l'écoute de la musique, celles du chant. Une notice du début du XXème siècle souligne l'existence « *outre les salles habituelles de malades, des réfectoires, des chambres d'isolement (...) une bibliothèque assez bien garnie (...) A signaler encore une vaste salle des fêtes avec scène théâtrale, où, chaque mois, le directeur actuel M. Monguet, organise pour les malades quelque distraction nouvelle ».* La salle des fêtes, également salle de conférence existe toujours. On trouve encore une cafétéria ouverte le midi en semaine, une laverie, un salon de coiffure…

La « 5ème » des hommes a été rénovée et aménagée pour accueillir l'espace Marie Laurencin dédié à la création. Sept ateliers pour s'exprimer pleinement, être reconnu, être en interaction intellectuelle et émotionnelle forte, favoriser le lien social et bien souvent, permettre une stabilisation d'états psychotiques.

Quant au musée Les Arcades, il a pris place dans l'ancien service de sûreté pour femmes, se déployant dans les cellules d'isolement. Il est ouvert chaque mercredi après-midi au public, témoignant d'une volonté d'ouverture vers l'extérieur. Une exposition permanente donne à voir l'histoire du site, notamment patrimoniale, et des expositions ponctuelles valorisent le travail artistique des patients.

Des œuvres d'artistes contemporains sont venues ponctuer les promenades en divers endroits du site, souvent en hommage à Camille Claudel, qui y est décédée en 1943.



Le triomphe de l'amour bronze de Giuseppe Martone
(photo personnelle retouchée au filtre « illusion »)

J+9

Je marche jusqu'à cette statue dite le triomphe de l'amour, genre d'hommage à Rodin ou à Camille Claudel, je ne sais pas trop, ce faux air de couple heureux, peut-être bien eux au début mais cela me rend triste à pleurer. Je reste là, immobile devant ce qui devrait être une fontaine mais sans eau, et cela me rend triste aussi. Aujourd'hui est un jour gris où plane l'ombre de Camille. « Il y a toujours quelque chose d'absent qui

me tourmente » Je pense à elle, arrivée dans le meilleur bâtiment, puis rétrogradée peu à peu jusqu'à la « 10ème », le quartier où elle a fini ses jours, vieille, seule, se nourrissant principalement de pommes de terre bouillies. J'ai lu ça quelque part. Cette statue est une illusion.

J+10

De mon pas lent, je progresse en me demandant si la progression vaut aussi pour ce qui me ronge et que je ne sais pas nommer. Je vais à pas lent, puis il s'accélère avec les jours. D'un pas calendaire, je file au pas de course sur la colline, foulées vives comme pour accélérer la guérison.

Au cœur d'une Provence d'adoption, Perle Vallens écrit et photographie, pratique le caviardage, le cut up, la vidéo, la mise en son... diverses pratiques artistiques qui nourrissent l'écriture.
Ecrire c'est explorer l'intime et le monde, porter sa voix pour toucher, à travers des récits et des poèmes publiés notamment en revues littéraires et recueils collectifs.
Lauréate du Prix de la Nouvelle Erotique en 2021 avec Toucher à la hache (au diable vauvert), elle est l'autrice d'un livre de photographie sur l'enfance, Que jeunesse se passe (éd Jacques Flament) et d'un premier recueil personnel, ceux qui m'aiment (éd Tarmac).
A venir au printemps 2024, un récit poétique inspiré d'un fait divers aux éditions la place.